

# cahiers **DADA** surréalisme

ASSOCIATION INTERNATIONALE POUR  
L'ÉTUDE DE DADA ET DU SURREALISME

## études

Henri BÉHAR — Marie-Odile BLAN-  
QUAERT — Jean-Claude CHEVALIER —  
Michel CORVIN — Benjamin GORIÉLY —  
Pierre de MASSOT — POUPARD-LIEUSSOU  
— Robert ROVINI — Michel SANDOUILLET  
— Arturo SCHWARZ — Michel SEUPHCHER  
— Roger SHATTUCK — André TINEL

## inédits

« DADAGLOBE »

G. RIBEMONT-DESSAIGNES

*Larmes de couteau*

*Correspondance*

avec M. et M<sup>me</sup> Autant-Lara

MARCEL DUCHAMP :

*Le Grand Verre*

COMPTES RENDUS — BIBLIOGRAPHIE

1

1966



## AVENTURE ET DES

par Henri BÉHAR

A un moment où Dada n'a plus d'organe officiel, où *Littérature* a interrompu sa publication, ainsi que 397, une petite revue, d'aspect très modeste, où vont figurer les noms de plusieurs collaborateurs habituels de ces trois publications, voit le jour. Elle est animée par un groupe de jeunes qui n'ont pas pu rester insensibles à la Terreur exercée sur les intellectuels parisiens par le Mouvement Dada.

De même, ils ne pourront s'empêcher de prendre parti dans la querelle qui opposera les esprits avancés au sujet du « Congrès pour la détermination des directives et la défense de l'Esprit Moderne » ; c'est à ce titre que leurs revues, *Aventure* puis *Des*, fort rares, méritent une étude bibliographique et historique.

### I — FICHE SIGNALÉTIQUE

#### 1) *AVENTURE* :

Revue mensuelle, paraissant le 10 du mois. Trois numéros seulement : novembre, décembre 1921, janvier 1922. Publiée à Paris, gérant de la publication : René Crevel, 6 rue de la Muette, Paris. Direction à la même adresse. Dépositaire général : Picart, 59 boulevard Saint-Michel (le numéro 3 signale un dépositaire à Bruxelles : Decherme, rue du Persil). Imprimée

par la Société Générale d'Imprimerie et d'Édition, 71 rue de Rennes à Paris.

Format : 22,5 × 14 cm, 32 pages pour les deux premiers numéros, 48 pages pour le troisième. Brochée, pas de tirage de luxe. Aucune indication de tirage (entre 500 et 1.000 selon les auteurs interrogés).

Prix : 2 F ; abonnement aux douze fascicules annoncés : 20 F. Fondée par Crevel, Vitrac, Limbour, Arland, Morise, François et Jacques Baron, dirigée collégialement par les fondateurs.

A titre d'exemple, structure du numéro 2 : vingt et une pages de prose et de poésies, le reste étant partagé entre les chroniques (cinéma, musique, revue des livres ou des revues) et les illustrations.

Typographie de caractère classique, composée manuellement en monogravure, textes en Didot corps 8 et 10, poésies en Elzévir italique corps 12. Titres en Plantin. Peu de variations typographiques, sauf pour un poème de Tzara ou de Cliquennois, mais nullement comparables aux prouesses des publications dadaïstes, l'aspect linéaire de la composition étant ici toujours conservé.

Aucun manifeste, aucun éditorial ne laissent prévoir les tendances affirmées par la revue qui sollicitera les collaborations de Breton, Aragon et Tzara comme celles de Cocteau et de Morand.

#### 2) *DÉS* :

Revue succédant à *Aventure*, reprenant les mêmes caractéristiques, et annonçant la même périodicité, avec seulement un changement de direction.

Numéro unique, publié à Paris en avril 1922, 24 × 16 cm, 32 pages plus 4 pages non numérotées sur papier orange ; broché.



au public universitaire la mise en venté d'une revue sœur, spécialisée en littérature, ce qui fut fait dans le numéro du 25 octobre 1921. On y apprenait qu'*Aventure* « une nouvelle revue d'avant-garde » allait paraître le 10 novembre ; qu'elle réunissait les collaborations de Pierre Mac Orlan, Louis Aragon etc. y compris Jean Giraudoux et Paul Morand dont on cherchera vainement la signature dans le premier numéro.

Dès l'abord, ses rédacteurs dressaient une nette séparation entre Dada et eux, en prônant un modernisme fort clairement réfuté par Tzara auparavant :

Cette revue, qui n'a d'ailleurs pas partie liée avec le Mouvement Dada, cherche à représenter et à exprimer les tendances les plus modernes de la nouvelle littérature française.<sup>4</sup>

Ils ajoutaient en outre que le titre avait été choisi pour le lyrisme et l'attrait du mystère qu'il exprime.

Pour expliquer cette conjonction arbitraire de jeunes talents, Marcel Arland devait affirmer, dans le numéro suivant de *L'Université de Paris* :

[les auteurs] seraient reconnaissants à qui leur indiquerait un but, une doctrine à faire triompher, une voie nouvelle à frayer, un scandale à exploiter. Ils sont jeunes et pleins de bonne volonté. Ils feront tout ce qu'on leur demandera pour être célèbres. S'ils le deviennent, c'est qu'ils ont de la valeur. S'ils restent ignorés, c'est qu'ils sont trop au-dessus de la foule...<sup>5</sup>

4. ANONYME, *L'Université de Paris*, n° 235, 25 octobre 1921, p. 4. Sur la position prise par *Aventure* à l'égard de Dada, nous trouvons quelques indices complémentaires dans le numéro du 25 décembre 1921, p. 11 de la même publication. Un compte rendu signé M. A. [Arland], évoque les articles d'Orion dans *l'Action Française* des 12 et 13 décembre. Le 13 décembre, Orion reprochait à *Aventure* d'être une revue Dada. « En quoi il se trompe — répondit Arland. — Dada fut un mouvement très amusant, un peu bruyant, fort utile au demeurant. Il en reste quelques écrivains de valeur. J'ai relu l'Anicet de Louis Aragon. D'une manière générale je ne l'aime pas. Mais j'en estime la grande originalité [suivent quelques lignes sur les Champs magnétiques, sur Tzara qui a « autre chose que son monocle et son fin visage ».] Mais de la sympathie que le groupe *Aventure* peut avoir pour le dadaïsme, il serait puéril de conclure qu'il a adhéré à ce mouvement. Il convient d'aller toujours de l'avant et de ne rien recommencer ». Cette opinion préfigure celle que le même Arland développera quelques années plus tard dans son article sur Dada : « Sur un nouveau mal du siècle », *N.R.F.*, février 1924, pp. 149-158.

5. M. ARLAND, dans *L'Université de Paris*, n° 236, 25 nov. 1921, p. 12.

Le ton ironique de Marcel Arland montre bien que, refusant de prendre parti pour Dada, ces jeunes gens n'avaient aucune volonté commune, si ce n'est celle de se faire connaître, et qu'ils n'avaient pas l'intention de renoncer à l'hermétisme qui les caractérisait individuellement, au prix de cette notoriété tant recherchée. Il serait donc abusif de penser que, née d'une étincelle Dada, *Aventure* portait en elle la charge électrisante du Mouvement, qui en était alors à son déclin. Le ton général du premier numéro est bien timide et ne fait nullement état de la désorganisation qui s'était emparée d'autres revues après la publication du *Bulletin Dada* à Paris. Ici, chacun fait des gammes, pour soi-même. Malgré une phrase trompeuse de Mac Orlan qui, en présentant ses réflexions sur le contenu supposé par le titre déclarait : « *l'aventure est à l'Est* », rien ne reflète les lueurs d'incendie répandues par la révolution soviétique. On se laisse prendre par le ton émouvant d'Aragon, par la fantaisie de Cliquennois, par l'humour du « *Bilboquet* » de Jacques Baron, plus encore par la profonde pureté des vers de Limbour, par l'amoralisme des textes de Vitrac et d'Arland dont la prose soignée, élégante et claire, allait attirer l'attention des messieurs de la *N.R.F.*

L'esprit Dada perçait tout de même dans une enquête sur la faillite de l'humour, initiative collective (présentée par René Crevel) qui avait permis d'inscrire au sommaire certains noms alléchants pour la jeunesse du quartier latin, tels que Valéry, Tzara, Jean Paulhan, Max Jacob, P. Dermée et Blaise Cendrars.

Le second numéro nous intéresse moins par sa composition, assez peu homogène, que par l'aventure personnelle poursuivie par chacun des membres du noyau constitutif, auxquels s'étaient joints Jean Cocteau et Paul Morand. Le modernisme de chaque pièce y est évident, à l'exception d'une *Poésie* d'André Dhôtel, fidèle à l'ordre grec et de style vieillot, mais les plus personnels sont René Crevel et surtout Max Morise qui semble refuser la littérature pour exprimer sa négation des émotions et un goût certain pour la puissance physique, à l'opposé de toute sentimentalité. On y remarque aussi une rêverie de Roger

Vitrac sur un film de Jean Epstein. Il propose la création d'un cinéma neuf, où le personnage serait absent de l'écran, où l'œil de la caméra se substituerait à celui du spectateur, en quelque sorte selon une technique qui nous est devenue familière du cinéma-vérité. Pour lui, le cinéma serait alors « un moyen de changer de peau » qui atteindrait au plus haut lyrisme intérieur.

Le troisième numéro, parfaitement équilibré, proposait une alternative véritable au dadaïsme, tout en faisant une large place à Tristan Tzara qui, avec un long poème de 1914, « *Réalités cosmiques vanille tabac éveil* », montrait ce que le Symbolisme pouvait devenir lorsqu'il était modulé par un vrai poète. De même la belle prose de Georges Limbour, « *L'Enfant polaire* », autorisait tous les espoirs placés dans cette revue qui donnait un sens véritable au mot « avant-garde ». Malgré la valeur des poèmes de Breton, de Baron se donnant des airs de Rimbaud, malgré la fantaisie de Cliquennois et les facéties de Max Morise qui, sous le titre « *Alternative* » alignait, sur deux colonnes, deux séries de mots sans rapport, la partie capitale de ce troisième numéro était « *Le Peintre* », farce en un acte de Roger Vitrac, d'une cocasserie délirante, qui ébranlait les fondements du vaudeville en ayant recours à ses ficelles habituelles, et qui annonçait déjà la révolte des enfants avant qu'ils ne vinssent au pouvoir avec *Victor*.

Sentant bien les faiblesses du numéro 2 éprouvant le besoin de se démarquer de toutes les autres publications similaires, les dirigeants d'*Aventure* firent publier par *L'Ère nouvelle* du 3 janvier et *L'Université de Paris* le communiqué suivant, rédigé par Marcel Arland, modifié par Vitrac et Cliquennois, qui le signèrent :

Quelques jeunes gens ont été réunis par une même façon de sentir la vie moderne et cependant éternelle, et par de communes dispositions d'esprit.

Ils ont considéré que les revues les plus estimées n'étaient guère aujourd'hui que des anthologies, des apologies ou des entreprises commerciales.

De la conception d'une revue où les jeunes gens libres écrivent

avec leurs nerfs, leur sexe ou ce qu'ils ont d'un peu marquant est née *Aventure*.

*Aventure* n'est pas une école. Nulle individualité ne s'y sacrifie en vue d'un unique but : le bruit. [...] <sup>6</sup>

Pour finir, ils revendiquaient un immoralisme résolu, et, comme seule déesse, l'inquiétude. Désabusés, ils constataient qu'ils s'étaient trompés en publiant trois numéros d'*Aventure*, mais ne désespéraient pas de se tromper encore. Inquiétude, immoralisme, on voit ici l'influence occulte de Gide, à propos duquel Arland déclarait dans le numéro 2 d'*Aventure* : « [...] qu'on le veuille ou non, *André Gide est le premier écrivain d'aujourd'hui. Son influence, qui commence seulement, est considérable.* » A d'autres accents, où l'on reconnaît la touche de Vitrac, on comprend que l'antagonisme était latent entre les deux codirecteurs à figure de chef. Au reste, l'opposition n'allait pas tarder à se déclarer dans le compte rendu qu'Arland consacra au troisième numéro d'*Aventure*, dans *L'Université de Paris* du 25 février 1922 ; il y séparait le bon grain (Crevel, Cliquennois, Limbour) de l'ivraie (Tzara auteur d'un « *mauvais poème* », Breton et ses « *prétentions* », Vitrac et sa « *farce diffuse, confuse et médiocre* », Morise avec « *ses deux colonnes de substantifs : la plaisanterie n'est pas amusante* »). Il apparaît qu'Arland se ressentait de la lettre du 18 décembre 1921 signée Soupault, Breton, Eluard, Aragon, Tzara, etc.

Nous sommes décidés à ne plus laisser passer aucune ordure dans le genre de la lettre de M. Fels et de vos divers articles sur M. André Gide et consorts.

qu'il avait dû se résigner à publier dans *L'Université de Paris* du 25 février. On a l'impression que, saisissant n'importe quel

6. *L'Université de Paris*, 25 janvier 1922, p. 8. La paternité de ce texte nous a été confirmée par Marcel Arland, lettre du 4 janvier 1965. Toutefois ce communiqué ne laisse pas d'être énigmatique. Ses auteurs déclaraient « *Nous avons publié trois numéros* », or il semble bien dater de l'époque d'union relative du groupe, avant la publication du n° 3. Il faut croire que, rédigé par Arland à la suite du numéro de décembre, et soumis à Vitrac et Cliquennois, ceux-ci en ont fait retarder la parution et y ont ajouté une précision relative à la troisième livraison, ce qui expliquerait le passage du « je » (« *je n'emploie ces termes* », « *j'ai dit* » etc.) au « nous ».



l'art traditionnel (« la guimauve de vaisselle » disait-il) et les autres, non résignés, avaient rallié le groupe de Breton, pour de nouvelles aventures spirituelles.

La rencontre dans la même revue d'individualités qui se montreront si diverses illustre bien les années d'immédiat après-guerre. On éprouve le besoin de se grouper, sans vouloir rien perdre de la liberté conquise par le rejet de toute tradition. La guerre, dont Apollinaire disait qu'elle était une splendide fête, déchainait les passions, transgressait les principes moraux ; après elle, des jeunes gens qui n'avaient fait que la subir sans y participer, désiraient aller jusqu'au bout de l'immoralisme ; ils étaient aussi la proie d'une profonde détresse, sentant converger sur eux les canons de la raison triomphante, annonçant le retour du Travail, de l'Honneur, du Bon Sens etc., prêts à organiser un nouveau désastre. Traqués, les poètes cherchent à sortir des chemins bourbeux, à se frayer d'autres routes qui peut-être leur ouvriront les cieux. Leur sincérité, nous la voyons dans leur manière d'écrire « avec leurs nerfs, avec leur sexe », expression que nous retrouverons sous la plume d'Antonin Artaud.

Retiré de l'agitation parisienne, s'octroyant une longue permission, Marcel Arland, qui était toujours soldat, avait loué une villa à Meudon en compagnie d'André Dhôtel. C'est de là qu'il sollicita quelques anciens d'*Aventure*, heureux surtout de se faire publier, et les partisans de Tzara, faisant appel aussi à André Malraux qu'il venait de rencontrer et qui ne songeait pas encore au roman.

Nous étions liés [dit-il à propos de ce dernier] par le même souci d'indépendance, le même mépris des tréteaux littéraires, aussi par notre amour de la peinture. Nous nous répétions : tout ce qui n'est pas essentiel ne compte pas...<sup>12</sup>

Dans les mêmes conditions, il pensa réaliser un second numéro de *Dés*, qui ne vit jamais les presses, mais dont nous

12. J. DUVIGNAUD, *Marcel Arland*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque idéale », 1962, p. 32 ; le présentateur ne cite pas la source de cet extrait.

restent au moins deux traces : une lettre de Marcel Arland à Eluard pour lui demander quelque poème<sup>13</sup>, et une publicité parue dans *Les Écrits Nouveaux* (août-sept. 1922, p. 97) annonçant la poursuite de *Dés* avec les collaborations régulières d'Artaud, Cendrars, Cluicquenois, Crevel, Dhôtel, Eluard, Limbour, Malraux, Maurice Martin du Gard, Paulhan, Benjamin Péret, Georges Ribemont-Dessaignes et Tzara.

La similitude de *Dés* et d'*Aventure* a déjà été remarquée (même structure, même typographie, même article liminaire de P. Mac Orlan faisant des variations parfois malicieuses sur le titre : « les dés sont les maîtres de l'aventure », écrit-il). Mais force nous est de constater que la publication dirigée par Arland n'atteint pas la vigueur et l'unité acquises par le dernier numéro d'*Aventure*. Celui-ci le sait bien qui, en guise d'éditorial, annonce qu'on ne trouvera dans sa revue que « tentatives et contradictions » (*Dés*, p. 13).

La contradiction est évidente quand on compare les textes de Tzara, de Dhôtel ou de Malraux. Mais cette volonté de mêler les contraires en constitue le principal intérêt ; essayés sur la pierre de touche dada, les textes de Limbour ou d'Eluard rendent un son toujours agréable, tandis que les autres se brisent.

13. Cf. M. ARLAND, lettre manuscrite in *Littérature* (B. N. rés. p. Z 1816), n° 12, fév. 1920, face p. 25.